



HAL
open science

Louis Massignon et l’Egypte
Edouard Méténier

► **To cite this version:**

Edouard Méténier. Louis Massignon et l’Egypte. Jacques Keryell. Louis Massignon au coeur de notre temps, Karthala, pp.153-172, 1999, Hommes et sociétés. halshs-00491324

HAL Id: halshs-00491324

<https://shs.hal.science/halshs-00491324>

Submitted on 22 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOUS LA DIRECTION DE
Jacques Keryell

Louis Massignon au cœur de notre temps



KARTHALA

Agence de la Francophonie (ACCT)

Sous la direction de
Jacques Keryell

Louis Massigon au cœur de notre temps

Paris, Editions Karthala, 1999

ISBN 2-86537-888-8

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Les auteurs | 5 |
| Préface | 9 |
| <i>Boutros Boutros Ghâli</i> | |
| Liminaire | 11 |
| <i>Jacques Keryell</i> | |
| Avant-Propos | 13 |
| <i>Jacques Keryell</i> | |
| 1 Témoignage sur un Témoin | 23 |
| <i>Denise Barrat</i> | |
| 2 L'autre dans la spiritualité massignonnaise | 29 |
| <i>Amira El-Zein</i> | |
| 3 Le Secret de l'Histoire ou l'invention de Bloy par Massignon | 45 |
| <i>Jean Sarocchi</i> | |
| 4 Louis Massignon et l'abbé Fontaine | 65 |
| <i>François Morlot</i> | |
| 5 Louis Massignon et Lawrence : deux visions de l'Orient arabe en avance sur leur temps | 87 |
| <i>Gérard Khoury</i> | |
| 6 Louis Massignon et la Syrie | 111 |
| <i>Jacques Keryell</i> | |
| 7 Louis Massignon et Gabriel Boulad-Schemeil | 137 |
| <i>Jacques Keryell</i> | |

- 8 Louis Massignon et l'Égypte 153
Édouard Méténier
- 9 Louis Massignon et l'Association Charles de Foucauld 173
Jacque Keryell
- 10 Louis Massignon et les intellectuels musulmans algériens.
Domination coloniale et l'absence de la confiance 195
Alan Christelow
- 11 Louis Massignon et les problèmes d'inculturation
de la Fraternité d'El Abiodh Sidi Cheikh 211
Jacques Keryell
- 12 Géographie spirituelle et espace œcuménique
chez Louis Massignon : Éphèse, Isé, Jérusalem 231
Patrick Laude
- 13 Louis Massignon and Thomas Merton 247
Herbert Mason
- 14 Un entretien sur toutes choses humaines et divines
au travers de la correspondance de Louis Massignon
et de Thomas Merton 259
Sidney Griffith
- 15 Le thème du « point Vierge » dans les écrits
de Louis Massignon 279
Dorothy Buck
- 16 Louis Massignon et Bernard Guyon 287
Jacques Keryell
- 17 L'impact du travail de Louis Massignon
sur les études islamiques 295
Jacques Waardenburg
- 18 La pensée et l'œuvre de Louis Massignon comme clés
pour l'étude de la civilisation musulmane 305
Roger Arnaldez

| | | |
|----|--|-----|
| 19 | Le sens de l'autre dans le « dessein divin » selon Massignon | 321 |
| | <i>Jacques Keryell</i> | |
| 20 | La Jérusalem axiale de Louis Massignon | 331 |
| | <i>Patrick Laude</i> | |
| 21 | Message du Vieux Marché | 343 |
| | <i>J.-François Berjonneau</i> | |
| 22 | L'« autre » | 349 |
| | <i>Jacques Madaule</i> | |
| | Annexe : Massignon et Merton | 351 |
| | <i>Herbert Mason (traduction française)</i> | |
| | Épilogue | 363 |
| | Bibliographie | 365 |
| | Index des noms propres | 369 |

Massignon et l'Égypte *

E. MÉTÉNIER

La relation qui unit Louis Massignon à l'Égypte est profonde et durable. Elle est surtout extrêmement riche et variée et se situe sur plusieurs plans : intellectuel et académique, avec les séjours à l'I.F.A.O., la grande enquête sur le *Qarâfa*, la fameuse cité des morts du Caire, ou encore les sessions de l'Académie de la langue arabe ; mais aussi spirituel, avec l'expérience de la misère humaine, du péché et du dégoût de soi qui mèneront Massignon à cette expérience si extraordinaire, si personnelle, de la *Visitation de l'Étranger* puis de la conversion, – loin de l'Égypte, certes, mais c'est au Caire que Massignon découvre Hallâj, ce mystique musulman crucifié qui le mènera jusqu'à Bagdad sur la voie de la rédemption ; c'est donc tout naturellement au Caire, pour accomplir cette vocation à Dieu à travers l'intercession d'un saint musulman, que Massignon se fera ordonner prêtre dans le rite melkite. L'Égypte, dans l'esprit de Massignon, c'est aussi la terre de la rencontre entre l'islam et le christianisme et, Le Caire, le centre où la chrétienté arabe moderne doit assumer sa place au sein de l'islam, son rôle de témoignage et d'intercession dans l'attente du jour du Jugement : de la fondation de la *Badaliyya* aux conférences de Dâr as-Salâm. Enfin, pour Massignon, l'Égypte est encore, et surtout, le pays de grandes amitiés, chrétiennes et musulmanes, européennes ou arabes qui jamais ne se démentiront et resteront toujours sereines, sans avoir à connaître les tourments dans lesquels d'autres amitiés massignonniennes se gâteront ; comme s'il y avait eu là, sur les rives du Nil, une mutuelle et profonde compréhension par delà la complexité des personnalités, de leurs idées et de leurs engagements. Dans une vie pleine de voyages et d'itinérances lointaines, l'Égypte est le pays où Massignon aura le plus séjourné hors

* Je tiens à exprimer ma gratitude envers Amal Muhammad Idriss et Hakim Al Karoui, pour avoir bien voulu relire avec moi cet article. La forme définitive du texte ainsi que les idées exprimées restent cependant sous mon entière et seule responsabilité. E. M.

de France, y passant trois années de sa jeunesse et y revenant régulièrement presque chaque année sur la fin de sa vie. C'est cette relation d'un homme à un pays, envisagée sous tous ses aspects, qu'il s'agit ici d'appréhender pour saisir toute l'importance et le sens de l'axe égyptien tendu sur la courbe de vie de Massignon ; relever, également, son empreinte laissée dans le pays, jusqu'à nos jours.

C'est à la fin de l'année 1906 que Massignon découvre pour la première fois l'Égypte. Comme il a échoué pour la deuxième fois consécutive à l'agrégation d'histoire, son père, pour diverses raisons, veut l'éloigner de Paris. Il a obtenu pour son fils un poste à l'Institut français d'archéologie orientale, l'I.F.A.O., alors dirigé par Gaston Maspero, le père du meilleur ami de Louis, Henri Maspero. Comme Massignon vient d'obtenir un premier diplôme d'arabe à l'École des langues orientales, et qu'il s'est fait remarquer par son mémoire sur le Maroc de Léon l'Africain, qui venait juste d'être publié à Alger, Maspero lui confie la tâche d'achever, par l'étude du quartier du Darb al-Ahmar, la grande enquête de topographie historique dont il avait chargé les membres arabisants de l'Institut. Mais, très vite, Massignon se désintéresse complètement de ce travail, tout juste profite-t-il de ses nombreux déplacements dans le pays pour rédiger une « Note sur l'état d'avancement des travaux d'archéologie arabe en Égypte hors du Caire »¹.

Sur le bateau qui le menait de Marseille à Alexandrie, il a fait la connaissance de celui qui sera son véritable mentor tout au long de ce premier séjour égyptien. Luis de Cuadra, de 5 ans l'aîné de Massignon, est un jeune aristocrate espagnol, converti à l'islam et homosexuel, dont la liberté intellectuelle et sociale fascine le jeune Français. Celui-ci doit à Luis une première clef pour saisir l'univers dans lequel il se trouve plongé : « Pour comprendre, il faut se donner ». Massignon, toute sa vie, mettra ce principe en application, au point d'en faire sa méthode, dans le domaine intellectuel comme dans le domaine spirituel. Mais pour le moment, c'est sa « *saison en enfer* » que Massignon vit en Égypte, entre Le Caire et Alexandrie, en compagnie de Luis de Cuadra et de compagnons égyptiens : « escapades violentes, déguisé en fellah, milieux de hors-la-loi, rage de comprendre et de conquérir à tout prix l'islam ». Ce moment de grande misère morale va le marquer profondément et, toute sa vie, il verra dans les déviances de sa jeunesse la faute inaltérable qui lui aura permis de goûter à « toute la miséricorde divine ». C'est que ce temps n'est pas seulement celui des excès dans l'épuisement des désirs de la chair. Luis n'est pas seulement un « conseiller pervers » : il est une sorte d'esthète désespéré qui a une connaissance remarquable de la cul-

1. Cf. *Bulletin de l'I.F.A.O.*, vol. VI/1908.2

ture arabo-musulmane, de sa face brillante et de son revers trouble ; un initiateur doué d'une très grande érudition. C'est lui qui introduit Massignon, « *par nuits de lune* », au *Qarâfa*, cette fameuse cité des morts du Caire, tout à la fois lieu de recueillement, d'élévations spirituelles et de débauche. Ce lieu, cette visite aux tombeaux, et le sens très profond qu'ils prennent, en dehors de toute contingence temporelle ou spatiale, nourriront sans cesse la spiritualité massignoniennne, si imprégnée de son contact constant avec les maîtres de la spiritualité musulmane – dont il se privera rarement d'aller visiter les tombeaux, comme pour saisir, au-delà de la mort, leur intériorité même, au cœur de leur spiritualité d'union mystique à l'essence divine. Cette fréquentation sur la durée du *Qarâfa* donnera naissance à ce texte extraordinaire sur la Cité des morts, publié en 1958, aux accents presque fantastiques, qui, unissant l'immensité de l'érudition académique et la fulgurance des percées spirituelles, contient une grand part du génie de Massignon. Ce texte, publié dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*² n'est en fait que l'achèvement, cinquante ans plus tard, du travail demandé par Maspero. Évidemment, entre temps, c'est toute une vie qui s'est réalisée, dans sa complexité et son envergure propre. C'est également au Caire, par la voix de Luis de Cuadra, que Massignon entend pour la première fois le nom de Hallâj, mystique musulman condamné par l'orthodoxie sunnite du califat de Bagdad et exécuté en 922 de notre ère. Quelques temps plus tard, dans un moment de grave crise morale, lisant *Le Mémorial des Saints* de Fârid ud-Dîn 'Attar, Massignon tombe sur ce vers de Hallâj : « Deux prosternations suffisent, en amour », auquel il ajoute : « comme à l'aube et en guerre ». Son destin est lié désormais à ce saint musulman qui bouleversera toute son existence et le mènera à la maturité, à travers l'épreuve du feu brûlant de la conversion. Sur les traces de Hallâj, Massignon quitte momentanément l'Égypte pour l'Irak, où s'accomplira cette transformation de tout son être.

En novembre 1909, Massignon est de retour en Égypte. C'est désormais un jeune homme profondément marqué par sa conversion au catholicisme, encadré spirituellement par Paul Claudel et le père de Foucauld. Mais il a aussi une conscience très nette que ce retour à la foi dans l'éblouissement de la lumière divine lui a été gagné, en grand partie, par l'intercession, en arabe, de Hallâj, saint musulman, et garanti par l'hospitalité, au sens le plus plein du terme, reçue au cœur de l'islam de ses amis musulmans. Massignon se sent désormais voué à l'islam, et ce sont déjà les valeurs fortes de sa spiritualité qui s'affirment : sens sacré de l'hospitalité donnée et reçue, compassion et substitution mystique. Mais

2. « La Cité des Morts au Caire. (Qarâfa, Darb al-Ahmar). » in *Bulletin de l'I.F.A.O.*, vol. LVII (1958), repris dans *Opera Minora*, vol. III, Beyrouth, Dar al-Maaref, 1963. Cf. également *Parole donnée*, Paris, Seuil, 1983 : texte d'une conférence sur la Cité des Morts donnée à Dâr as-Salâm en 1958.

la sensibilité, et la sensualité du jeune homme n'ont pas disparu pour autant et qui s'expriment désormais d'une toute autre manière : « Un grand flot de poésie chante dangereusement en moi ». Ces vers, adressés principalement à Luis de Cuadra, il les brûlera toutefois, deux ans plus tard, « comme s'il voulait à nouveau se laver d'un péché par l'esprit ».

De retour à l'I.F.A.O., dont il avait été détaché pour mener à bien ses explorations archéologiques en Irak, Massignon doit maintenant assurer la publication des rapports de sa « Mission en Mésopotamie », ce qu'il fait dans deux volumes distincts des *Mélanges de l'Institut*, publiés respectivement en 1910 et 1912³. Profitant de voyages dans la vallée du Nil qui lui ont permis de mener à bien de nouvelles explorations, il rédige également une « Seconde note sur l'état d'avancement des travaux d'archéologie arabe en Égypte hors du Caire », publiée dans le *Bulletin* du même Institut. Cependant, encore une fois, il a véritablement du mal à se passionner pour ce travail sec « d'épreuves d'imprimerie, et de philologie, ergotages « historiques et philosophiques » en langages divers »⁴. Il ne se sent pas à l'abri de nouvelles crises morales.

Pourtant l'attrait de l'Orient reste plus puissant que les exhortations de Claudel l'encourageant à quitter l'Égypte pour répondre au vœu de Foucauld, si désireux de faire du jeune homme son véritable disciple au désert. « Ce pays me détrempe la volonté » avoue Massignon à son correspondant. Il éprouve une joie profonde à vivre au milieu des musulmans qu'il aime, dans un pays où il commence à avoir ses habitudes. Et l'Égypte de cette époque, pour le jeune orientaliste qu'il est, peut effectivement susciter la fascination. C'est l'Égypte khédiviale et cosmopolite, où la mainmise britannique tend à s'assouplir un peu à la suite du départ de Lord Cromer qui avait tenu le pays d'une main de fer. Après l'affaire de Denshaway⁵ et la révolution Jeune Turque de 1908 dans l'empire ottoman, le nationalisme égyptien connaît un regain virulent, de nouveaux partis politiques se forment qui tous réclament l'indépendance et le retour de sa pleine souveraineté au pays. Les milieux intellectuels et culturels égyptiens connaissent une effervescence spectaculaire, qui se manifeste par la multiplication des publications, en tête desquelles se trouve le *Manâr* (Le Phare), revue islamiste réformatrice dirigée par Rachîd Ridhâ. En 1908, l'Université égyptienne, institution privée, est fondée par le prince héritier Fu'âd pour dispenser un savoir

3. Cf. *M.I.F.A.O.*, vol. XXVIII-I (1910) et vol. XXXI (1912).

4. Lettre à Paul Claudel du 7 janvier 1910, in *Correspondance Claudel-Massignon*, présentée par Michel Malicet, Paris, Desclée de Brouwer, 1973.

5. Massignon rendra compte d'une pièce populaire ayant pour sujet la tragédie de ces Fellah-s, rapidement promue au rang de mythe du nationalisme égyptien anti-britannique. Cf. « La "chasse aux colombes" ou l'affaire de Denshaway, drame arabe analysé par Mosâferî » in *Revue du monde Musulman*, vol. III (nov.-déc. 1907).

moderne de type européen qui vient concurrencer les méthodes scolastiques et les enseignements traditionnels d'al-Azhar et Dâr al-'Ulûm. L'Égypte de ce moment est véritablement le pôle, le centre intellectuel et culturel de tout le monde arabe, voire même, au-delà, du monde musulman tout entier. Mais c'est aussi un pays où la modernité importée d'Occident, quelquefois assimilée de manière superficielle, vient s'implanter sur un fond resté très profondément et très largement traditionnel. Cette dichotomie apparaît très clairement, par exemple au Caire, où les nouveaux quartiers de style haussmaniens contrastent violemment avec les espaces de la vieille ville islamique où s'entasse, dans des conditions peu salubres, une population souvent misérable et qui vit au milieu des anciens palais, mosquées, bains, hôpitaux, caravansérails etc., vestiges de la longue histoire de la ville qui a vu se succéder les époques brillantes. Le monde des campagnes égyptiennes, qui constitue pourtant le cœur de la nation égyptienne, reste lui aussi complètement archaïque, parce qu'ignoré et tenu à l'écart des dynamiques de modernisation à l'œuvre dans le pays. C'est dans cette Égypte tout à la fois volontariste, contrastée et complexe que se meut le jeune Massignon et il est en contact avec ces milieux intellectuels et étudiants qui sont la sève de la *Nahda* (Renaissance) égyptienne, arabe et islamique.

Il se noue d'amitié avec deux azharistes de renom, Taha Sélim al-Bishrî, le fils du recteur de la célèbre mosquée-université, lequel autorise le jeune Français à venir y suivre des cours de *Mantiq* (Logique) et donc à porter le costume traditionnel des étudiants (longue *gallabeyya*, caftan et turban) ; et Husayn Wasfî Ridhâ, le frère de Rachîd Ridhâ, qui lui procure « la plus exquise des sympathies intellectuelles ». Sans doute est-ce avec eux qu'il « commente sans succès du Joseph de Maistre à [des] amis musulmans qui glissent dans le libéralisme maçonnique à la mode en Orient »⁶. Écrivant à son ami et collègue à l'I.F.A.O., le grand spécialiste de l'épigraphie islamique Max Van Berchem, il précise : « J'ai été très intéressé par certains milieux intellectuels azhariens que j'ai fréquentés cet hiver, et il y a certainement une grande différence entre l'apathie d'il y a trois ans et l'agitation intellectuelle d'aujourd'hui. Tout n'y est pas du meilleur aloi, mais la jeunesse des écoles a de la vie – et c'est immense »⁷. Cependant, ces milieux de jeunes intellectuels, qui cherchent à trouver pour l'islam et la nation arabe une voie vers la modernité tout en sauvegardant son authenticité essentielle, dans un contexte de luttes nationales pour accéder à l'indépendance également sur le plan politique, ne sont pas à l'abri de tensions et de passions qui peuvent parfois coûter cher : Massignon l'a expérimenté lors de son séjour en Mésopotamie ; Husayn Wasfî Ridhâ est assassiné à Tripoli de Syrie en janvier 1912, dans des

6. Lettre à Paul Claudel du 7 janvier 1910, *op. cit.*

7. Lettre à Max Van Berchem du 18 mai 1910, in *La correspondance entre Max von Berchem et Louis Massignon*, Leyden, Brill, 1980.

conditions qui restent mystérieuses. fidèle à cette amitié par delà la mort, Massignon lui dédiera, entre autres, sa grande thèse sur Hallâj, soutenue en Sorbonne en 1922. Pour le moment, le jeune orientaliste quitte l'Égypte au mois de juin 1910 et s'embarque pour la France où il va se consacrer tout entier à l'étude, à la préparation de sa thèse et aux débats qui agitent les milieux intellectuels catholiques de son temps.

Ce n'est qu'à l'été 1912 que Massignon a de nouveau l'occasion d'envisager un séjour en Égypte. En effet, les orientalistes italiens qui enseignaient à l'Université égyptienne en ayant été chassés à la suite de l'invasion italienne de la Libye, Massignon fut invité par le prince Ahmad Fû'ad, recteur de l'Université, à venir y donner une série de quarante leçons de son choix, prononcées en arabe. Sans doute est-ce Gaston Maspero, membre du comité d'administration de l'Université, qui a œuvré pour placer le jeune orientaliste français, ancien pensionnaire de l'I.F.A.O., à ce poste fort convoité⁸. Massignon accepte l'invitation et se donne pour programme d'« essayer de faire penser en arabe les jeunes gens de là-bas sur les « grands problèmes » d'une autre manière que MM. les missionnaires d'anarchie qui [l']ont précédé »⁹. C'est ainsi que du 25 novembre 1912 au 24 avril 1913, il enseigne l'histoire des termes philosophiques arabes à un public de jeunes étudiants égyptiens, dont la plupart compteront parmi les personnalités intellectuelles les plus en vue de la période libérale du pays, dans l'entre deux guerre et jusque dans les années cinquante. Résolument, Massignon a choisi de renoncer aux cours lus, rédigés et vocalisés avec soin qui étaient la règle dans le système universitaire égyptien, pour privilégier l'expression spontanée de la réflexion et l'échange direct avec ses interlocuteurs : « pour apprendre avec eux à penser et à réfléchir ensemble, en ordre, sur des sujets coordonnés : en laissant apercevoir, dans les changements de rythme et de ton, les hésitations même et les faux pas de la phrase, le travail de la pensée qui se discipline, l'effort qui veut maîtriser en même temps, et l'idée poursuivie et son exposé verbal »¹⁰. Cette manière de faire, comme le sujet choisi – « la série des termes abstraits qui traduisent en arabe notre petit bagage d'idées générales [...] et apprécier, avec les auditeurs, l'exacte valeur de chacun de ces termes arabes en suivant, dans le lexique, son origine populaire, son appropriation à des idées traduites en grec, ses acceptions sur les divers philo-

8. Cf. Donald Malcom Reid, *Cairo University and the making of Modern Egypt*, Le Caire, A.U.C. press, 1991, p. 40.

9. Ce ne sont pas tant là les Italiens qui sont visés par cette diatribe de Massignon, que les tenants d'une science positiviste, émules de Renan.

10. « L'histoire des doctrines philosophiques arabes à l'Université du Caire » in *Revue du Monde Musulman*, vol. XXXI (1912), pp. 149-157. Cf. aussi Louis Massignon, *Rapport sur la mission d'études sur le mouvement des idées philosophiques dans les pays de langue arabe*, dactylographié, 4 juillet 1913 (dossier transmis par Christian Destremeau).

sophes arabes et finalement, ses transpositions, à travers le latin médiéval, jusque dans les langues modernes »¹¹, étaient extrêmement novateurs et rencontrèrent un grand succès auprès des étudiants. Certains de ceux-ci, à peine moins âgés que leur jeune professeur, entament avec lui de véritables relations d'amitié qui demeureront tout aussi fidèles que fécondes à travers le temps. Pour n'en citer que quelques unes, retenons les noms de Mahmûd al-Khudayrî, traducteur de Descartes en arabe, d'Ahmad Dayf, futur directeur général de Dâr al-Kutub, la bibliothèque nationale égyptienne, et de Mansûr Fahmî, futur doyen de la faculté des Lettres de l'Université du Caire. Mais également, et surtout, Taha Hussein, ce « très clairvoyant aveugle », qui, devenu l'une des figures de proue de la Renaissance littéraire et intellectuelle égyptienne, fut surnommé le doyen des Lettres arabes, et Mustafâ 'Abd al-Râziq, qui fut successivement le premier professeur égyptien de philosophie à l'Université du Caire, ministre des Affaires religieuses et recteur de la mosquée-université d'al-Azhar – son frère, 'Alî, que connaissait également bien Massignon, se rendit célèbre par son intervention dans le débat sur la question du califat au début des années vingt. Ce sont là quelques uns des plus grands noms de l'histoire culturelle de l'Égypte libérale, mais pour Massignon, ce sont avant tout des amitiés fortes, forgées dès ce temps d'avant la Première Guerre mondiale où il enseignait à la toute jeune université égyptienne, et qui perdureront jusqu'à la fin de sa vie : en quelques sortes, le premier cercle de ses amitiés musulmanes vivantes. Dès lors, on pourra suivre la trace d'un exceptionnel cheminement commun qui aura pour objectif et idéal la construction d'un véritable dialogue des civilisations, Orient-Occident, islam et christianisme, et qui s'inscrira dans quelques lieux privilégiés de la capitale égyptienne : l'Académie de la langue arabe, Dar as-Salâm, l'Institut dominicain d'études orientales, l'Université du Caire ou, encore, la Société royale de géographie.

Mais déjà, dans le contexte de cette époque où les peuples orientaux et, singulièrement, parmi eux, les musulmans arabes cherchent dans le ressourcement identitaire, corollaire de l'appropriation des techniques occidentales, le moyen de s'affirmer dans le monde moderne, l'activités des orientalistes européens n'a pas toujours bonne presse : ainsi, dès 1912, les principales revues modernistes du Caire, *Al-Mo'ayyad* et surtout *Al-Manâr* avaient critiqué les méthodes de la *Revue du Monde Musulman*, à laquelle Massignon était directement lié, sous prétexte que les recherches scientifiques y avaient des finalités essentiellement politiques et religieuses. En 1913, le chef du secrétariat turc du khédivé faisait subir au jeune orientaliste, à l'improviste, une sorte d'interrogatoire à propos de son travail sur Hallâj, « faisant remarquer qu'il risquait de

11. *Ibid.*

provoquer des discussions – parmi les musulmans – ce qui est à éviter quand on est leur hôte »¹². Le 13 mars de la même année, le journal nationaliste *Al-Cha'b*, rendant compte des cours de Massignon à l'Université égyptienne, regrettait que le conférencier « eût osé mettre au courant, de façon rapide mais nette, des justes critiques adressées à certaines définitions de termes philosophiques ». L'éducation à l'esprit critique, base de la méthode scientifique dont se réclament Massignon et ses étudiants/amis dans leur démarche commune, n'est pas forcément au programme de tous les réformistes, qu'ils soient islamistes ou nationalistes. On touche là un des grands clivages de la pensée islamique contemporaine, qui n'est toujours pas résolu, et qui continue de peser sur la réception dans le monde arabe et musulman de la pensée de type moderne comme sur l'avènement d'un véritable dialogue des civilisations tels que les concevaient les réformistes libéraux auxquels le jeune orientaliste était lié.

C'est aussi lors de ce troisième séjour égyptien que Massignon fait la connaissance de Mary Kahil, sans doute l'une des rencontres les plus importantes de son existence. Chrétienne orientale de rite grec catholique, appartenant à l'une des plus riches familles melkites, d'origine syrienne, vivant en Égypte, Mary Kahil est alors une jeune fille de vingt-trois ans qui se passionne pour la langue arabe, les idées féministes et les œuvres de charité chrétiennes, tout en fréquentant la meilleure société cairote : princesses royales, dames de la grande bourgeoisie égyptienne et européenne, musulmane et chrétienne. C'est par la comtesse Hoenwaert, d'origine espagnole, femme du consul d'Autriche, qu'elle fait la connaissance de Massignon au cours d'un déjeuner mémorable, le 11 décembre 1912. La confrontation est violente, mais décisive. Dans les semaines qui suivent, ils se revoient souvent, chez les Hoenwaert, ou pour des sorties au cinéma. Ils forment un petit groupe d'amis : il y a également avec eux une nièce de madame Hoenwaert, et surtout, toujours, Luis de Cuadra, pour qui Massignon n'a jamais cessé de nourrir la plus vive amitié. Ils forment vite un quatuor inséparable.

Pourtant, à la fin du mois de janvier 1913, craignant que la jeune femme ne tombe amoureuse de lui, Louis Massignon, qui lui-même ne fut pas insensible à son charme et à sa vivacité, décide de ne plus la revoir. Il en avertit la comtesse Hoenwaert qui tente de le faire revenir sur sa décision et, plus encore, de l'incliner vers le mariage. Il s'y refuse, au nom de « ses renoncements », mais aussi « outré d'avoir senti faiblir, sous une offensive féminine inattendue, *ma* misogynie pécheresse, qui, depuis ma conversion, faisait front commun avec un parti pris ascétique « mani-

12. Hallâj avait été condamné par l'Ijma' (l'unanimité des docteurs de la loi musulmane). Cf. Jacques Keryell, *L'hospitalité sacrée*, Paris, Nouvelle Cité, 1987, p. 187.

chéen » condamnant toute chair avec la femme et la procréation »¹³. Ce n'est que plus tard qu'il comprendra que cette « audace féminine qui m'indigna, c'était le don de Dieu : une âme, la seule, préparée à brûler du même amour divin ». En attendant, dans les jours qui suivent cette séparation, Massignon connaît de nouveau une très douloureuse crise morale.

Or, au début du mois de février 1913, Luis de Cuadra tombe gravement malade du typhus et doit être hospitalisé, agonisant. Sa mère, la marquise de Guadalmina, demande à ses amis de prier pour sa guérison. Massignon expose alors son offrande de substitution pour Luis de Cuadra, toujours « renégat », qui remonte au temps de sa propre conversion. Il exhorte Mary Kahil : « Vous êtes malheureuse parce que Luis va mourir ; mais faites donc pour lui un sacrifice ! Faites le sacrifice de votre vie ! » et il ajoute « Oui, offrez votre vie pour que Luis se convertisse. » Mary Kahil, plus tard, se rappellera : « C'est ainsi que nous avons fait ensemble ce vœu. Mais dans le fond, pour moi, c'était plutôt pour qu'il guérisse. Enfin, nous avons appris à prier ensemble. Ce fut le début de la *Badaliya* »¹⁴. Ce fut effectivement le début d'une idée fondamentale qui allait orienter toute la vie de Massignon comme celle de Mary Kahil et qui, surtout, allait bouleverser la vision chrétienne de l'islam et porter des fruits au Concile Vatican II. La *Badaliya* elle-même, comme communauté de chrétiens voués, donnés par la prière à l'islam, ne s'organisera qu'à partir de 1934. Peut-être plus important, dans cette première rencontre avec Mary Kahil, ainsi que dans l'amitié de Gabriel Boulad-Schemeil dont il fait la connaissance à la même époque, est la découverte que Massignon fait de la chrétienté orientale, cette « chrétienté levantine » à l'égard de laquelle il avait jusque là beaucoup de préventions, mais dont il découvre soudain la valeur spirituelle exceptionnelle, du fait de sa proximité, de son inclusion même, au sens physique, dans l'islam avec lequel elle partage la même langue liturgique.

Cependant, Luis de Cuadra guérit de son mal qui avait mis sa vie en danger et tant bouleversé ses proches. Ainsi rétabli, il ne renonce ni à sa vie « à la Omar Khayyam », ni à sa foi musulmane. Pour Massignon, pour qui il est comme un frère, c'est un double échec, l'échec de sa prière qui lui donne le sentiment de son indignité. C'est de nouveau la crise morale, profonde et violente, dont il fait part, désespéré, à Claudel dans sa correspondance. Physiquement également, Massignon est épuisé. Il a bientôt trente ans, sa thèse est pratiquement achevée, qu'il n'a commencée que cinq ans plus tôt, mais dans laquelle il s'est investi entièrement au point de parfois paraître s'identifier à Hallâj. De plus, la préparation de ses leçons à l'Université l'a particulièrement fatigué et,

13. *Ibid.*, p. 162.

14. *Ibid.*, p. 94.

malgré la satisfaction qu'il en retire, il est obligé de se faire soigner pour les achever. Massignon quitte Le Caire à la fin du mois d'avril 1913 à destination de la France, pour y prendre un repos réparateur.

Massignon retrouve l'Égypte dans le courant de la Première Guerre mondiale, à la faveur des événements politiques et diplomatiques dont le Proche Orient est l'enjeu. Entre temps, il s'est marié à sa cousine, à Bruxelles, puis a été mobilisé dès le début des hostilités. En mars 1917, sous-lieutenant d'infanterie coloniale, il est promu capitaine à titre temporaire et affecté auprès du haut-commissaire François Georges-Picot, pour faire partie de la mission chargée de mettre en œuvre les accords auxquels sont parvenus la France et la Grande-Bretagne concernant l'avenir de l'empire ottoman et surtout de son immense zone arabe. Au sein d'un petit groupe de diplomates, Massignon avait été choisi en tant qu'islamisant et arabisant. Plus que jamais, l'universitaire mettait son érudition au service de la politique des grandes puissances. Mais c'était dans le contexte grave de grands bouleversements à l'échelle régionale et de lutte politique entre les nations. Et jamais, dans ces circonstances, Massignon ne s'est départi de sa fidélité à ses principes : reconnaissance envers les Arabes qui le pousse à promouvoir leur rôle historique, service de sa patrie et respect de la parole donnée.

La mission arrive à Port-Saïd le 21 avril 1917, en compagnie des unités militaires du détachement français de Palestine. Trois semaines plus tard, elle se rend à Djeddah, dans le Hedjaz, et ne sera de retour au Caire qu'au début de l'été. Massignon y passe tout le mois d'août à travailler avec les Britanniques du Bureau arabe. C'est aussi à ce moment qu'à la demande du père Alcantara, un prêtre franciscain d'origine espagnole qu'il avait connu chez Madame Hoenwaert, il rédige un texte d'apologétique chrétienne : l'Examen du « Présent de l'homme lettré », réponse à la traduction en français d'un ouvrage musulman réfutant l'Incarnation qu'avait écrit Ibn al-Turjuman, un renégat du XV^e siècle.

Au mois de septembre, Massignon est affecté à Ismaïlia, au camp d'entraînement de la Légion arabe, embryon d'une armée nationale arabe que les Alliés s'efforçaient de créer avec des volontaires extraits des camps de prisonniers turcs d'Égypte et de Mésopotamie. Conseiller instructeur, Massignon y a aussi un rôle plus politique : en tant qu'arabisant, c'est lui qui a été choisi par les responsables du ministère des Affaires étrangères pour « bien marquer aux yeux des Arabes notre étroite et intime collaboration avec nos alliés et la part que nous prenons à la libération des peuples arabes du joug turc »¹⁵. Mais dès la fin du mois d'octobre, l'échec est patent. Non pas tant pour la France, si l'on

15. Ribot (ministre des Affaires étrangères), 31 juillet 1917, Service historique de l'armée de terre, Vincennes, 4H1, dossier 3. Cf. Christian Destremeau et Jean Moncelon, *Massignon*, Paris, Plon, 1994, p.141.

en croit le très volumineux rapport qu'il rédige en date du 26 octobre, l'image de celle-ci auprès des Arabes est excellente – d'autres responsables feront cependant là-dessus des réserves –, mais bien parce que la Légion arabe n'a jamais réussi à se transformer en unité prête à combattre. Les divisions internes y sont beaucoup trop exacerbées, que la motivation idéologique du nationalisme arabe ne parvient pas à surmonter. Massignon est donc reversé dans la coopération française avec le Bureau arabe britannique du Caire, et c'est dans cette situation d'officier de liaison qu'il fait la connaissance du major Lawrence, le futur Lawrence d'Arabie, qui mène des opérations de guérilla à l'Est du Jourdain avec les troupes bédouines de Fayçal. Les rapports exacts qui unirent Massignon à Lawrence restent encore entourés de mystère, bien que Massignon ait par la suite beaucoup écrit sur le sujet. Toujours est-il que c'est à partir de ce moment que Massignon, militaire engagé dans la guerre, quitte à nouveau l'Égypte, d'abord pour le camp britannique de Gaza, puis très rapidement, pour suivre les mouvements de troupes alliées qui remontent vers le nord, vers Jérusalem et Damas, après que les lignes turques aient été enfoncées.

Il séjourne de nouveau quelques jours sur les bords du Nil à la fin de l'année 1920, en mission d'inspection pour le ministère des Affaires étrangères. Son travail consiste à étudier d'un point de vue culturel la politique française dans la région, en rapport avec les bouleversements qu'elle connaît, qui sont liés à cette sorte de grand jeu politique et diplomatique que se livrent en même temps, et les uns contre les autres, la France et l'Angleterre, les deux puissances mandataires au Proche Orient, les différentes tendances qui cherchent à s'imposer dans la mouvance du nationalisme arabe, après l'échec de la fondation par Fayçal d'un royaume arabe ayant sa capitale à Damas, et les Turcs qui cherchent à relever leur pays des ruines de l'empire ottoman. Cette mission est l'occasion pour lui de reprendre contact avec les milieux intellectuels réformistes qu'il avait fréquentés avant-guerre dans la capitale égyptienne, et d'apprécier leurs positions dans le nouveau contexte régional, avant même que celui-ci ne provoque des ruptures et des bouleversements profonds au sein de la communauté musulmane – liés à la disparition de l'institution du califat¹⁶. Le rapport qu'il rédige à la suite de cette mission, très précis et très concret, s'inscrit directement dans la perspective de son article d'« Introduction à l'études des revendications islamiques », paru dans la *Revue du Monde Musulman* en juin 1920¹⁷. De la même manière, une nouvelle mission d'inspection l'amène à repasser quelques jours en Égypte à la fin de l'année 1927, mais son objectif est cette fois beaucoup plus centré sur la Syrie-Palestine.

16. *Ibid.*, p. 174.

17. Cf. *Opera Minora*, t. 1, p. 272-286 et les archives du MAE, Syrie-Liban, vol. 35.

En 1933, la relation de Louis Massignon avec l'Égypte prend une tournure toute nouvelle avec sa nomination à l'Académie royale de la langue arabe au Caire. C'est en fait un véritable retour qu'il fait dans le pays, qu'il n'avait plus eu l'occasion de visiter, sinon sporadiquement, depuis le temps de la guerre. Cela correspond également, dans son existence, à la période de la pleine maturité : père de famille, il a soutenu ses deux grandes thèses sur Hallâj et les origines du lexique technique de la mystique musulmane au début des années vingt. Depuis ce temps, il enseigne au Collège de France et à l'École pratique des hautes études, il a créé la *Revue des Études Islamiques* et participe aux travaux de la Commission interministérielle des Affaires musulmanes. Il est en même temps très actif dans les débats intellectuels qui agitent la France catholique de son temps. Et l'ensemble de ses fréquentations, ainsi que sa correspondance, le mettent en contact avec des personnalité aussi nombreuses que diversifiées, tant en France que dans l'ensemble du monde.

Le 6 octobre 1934, Massignon est nommé, au titre d'orientaliste, parmi les 28 membres fondateurs de l'Académie de langue arabe du Caire, instituée par décret royal du 13 décembre 1932. La séance inaugurale a lieu le 30 janvier 1934, et a donné lieu à des photos célèbres. Il retrouve dans cette auguste assemblée quatre de ses collègues orientalistes et certains de ses plus grands amis non seulement d'Égypte, mais également de tout le monde arabe : c'est ainsi qu'il retrouve le père Anastase-Marie de Saint-Élie, le père carme qui l'avait accompagné sur le chemin de la conversion à Bagdad, en 1908. Surtout, l'Académie regroupe l'élite intellectuelle de ce que l'on a appelé l'Égypte libérale. Hormis pendant le temps de la Seconde Guerre mondiale, Massignon ne manquera pas une de ses sessions, où il prendra un rôle actif au sein de plusieurs commissions de travail. Ce sont sans doute ses prises de position, depuis les années vingt, en faveur du maintien de l'alphabet arabe, au moment où celui-ci est menacé par certains partisans d'un passage à l'alphabet latin sur le modèle turc, qui ont valu à l'orientaliste français d'être choisi parmi les membres de cette institution qui se propose de renouveler la langue arabe tout en restant fidèle à son originalité propre. L'intuition de Massignon, en effet, est que l'arabe joue le rôle sans équivalent de langue spirituelle de la religion musulmane, dont toute la force réside dans la valeur de l'*I'rab* (déclinaison syntaxique), et qui ne pourrait être dénaturée sans qu'atteinte soit portée à l'essence même de l'islam. C'est là l'axe majeur de sa réflexion sur la langue du Coran, qui va marquer son action au sein de l'Académie du Caire. « En tant que membre titulaire de l'académie de langue arabe Fû'ad I^{er}, L.M. a pris une part tout à fait compréhensive et active à la vie expressive et culturelle des musulmans parlant arabe » reconnaissait de lui la *Morgenländische Gesellschaft* en 1950. Et, jusqu'à nos jours,

l'Académie du Caire a conservé vivant le souvenir de sa participation active¹⁸.

Désormais, les sessions de l'Académie ramènent chaque année Massignon au Caire, pendant les mois d'hiver. S'il est incontestable qu'à partir des années trente, et surtout après 1945, l'inspiration spirituelle tend à dominer dans sa pensée et ses écrits, il n'abandonne pas pour autant toute activité académique, bien au contraire. Sa production intellectuelle à ce moment de son existence est phénoménale, extrêmement riche, profonde, diversifiée. En janvier 1939, il donne à nouveau une série de cinq conférences à l'Université Fû'ad, qui tournent autour des rapports de la philosophie à la langue et à la mystique¹⁹ : c'est l'occasion pour une nouvelle génération d'étudiants de le rencontrer et d'être fécondés par sa pensée. A l'été 1945, il donnera encore un cours sur l'infiltration de l'esprit philosophique dans la littérature arabe, dans cette université où avait commencé sa carrière professorale quelques 33 ans plus tôt. Certains de ses articles les plus importants de cette époque renvoient directement à sa réflexion sur la langue arabe, suscités par sa participation à l'Académie, ou à des conférences prononcées au Caire, à la Société royale de géographie et à Dar es-Salâm.

Le 29 janvier 1934, alors qu'il vient d'arriver au Caire pour la première session de l'Académie à laquelle il a été nommé, Massignon retrouve Mary Kahil. C'est en fait elle, qui est allée le retrouver. Chez des amis communs, Taha Hussein lui avait dit : « Savez-vous que Louis Massignon est au Caire, à l'Institut d'archéologie ? » Le même jour, c'est devant la bibliothèque de l'Institut qu'ils se revoient pour la première fois depuis plus de vingt ans : « C'est alors que j'ai vu venir vers moi une silhouette falote, un homme courbé, la tête penchée, moi qui l'avais connu si grand. Il me dit : "Ah, c'est vous ? Vous n'avez pas changé." – "Vous non plus !" Ce n'était pas vrai. Nous étions tous les deux des restes »²⁰. C'est pourtant de ce moment que l'on peut dater le commencement de l'une des aventures spirituelles les plus extraordinaires de notre époque. Le 9 février 1934, Mary Kahil et Louis Massignon partent visiter Damiette, où fut enterré le poète mystique Chûchtârî, mais où surtout, à l'époque des croisades, Saint François et Saint Louis sont passés pour aller rencontrer le sultan et leur destin. C'est là aussi que Louis Massignon et Mary Kahil vont accomplir le leur. C'est de ce moment, dans ce voeu qu'ils font tous les deux, main

18. Voir surtout les témoignages d'Ibrâhîm Madkûr, président de l'académie jusqu'à sa mort, in *Memorial Louis Massignon*, Le Caire, Dâr es-Salâm, 1963, et *Ma'a al-Khâlidûn* (Avec les Immortels), le Caire, Académie de la langue Arabe, 1981.

19. Cf. Bibliographie in Youakim Moubarac, *Pentalogie islamo-chrétienne, t. I : l'œuvre de Louis Massignon*, Beyrouth, éditions du Cénacle libanais, 1972-73, p. 88.

20. Cf. Jacques Keryell, *op. cit.*, p. 96-97.

dans la main, dans la petite église franciscaine de Damiette, que s'enracine la fondation de la *Badaliya*. Dès le lendemain, Massignon écrit à Mary, et c'est le début d'une correspondance mystique et brûlante²¹. Certes, l'ampleur de la *Badaliya* outrepassa très largement les frontières de l'Égypte, mais c'est pourtant là qu'elle aura son origine et qu'elle aura son centre le plus actif, autour de Sainte Marie de la paix et du centre de conférences Dâr es-Salâm²². Et souvent encore, Louis Massignon et Mary Kahil retourneront à Damiette et Mansoura se ressourcer aux lieux où ils ont fait leur vœu. Désormais, les préoccupations principales de Louis Massignon en Égypte sont d'œuvrer au rapprochement de l'Orient et de l'Occident, par une mutuelle compréhension fondée sur une mutuelle sympathie, et d'initier plus particulièrement un véritable dialogue islamo-chrétien.

C'est dans cette même perspective que Massignon encouragea la fondation au Caire de l'Institut dominicain d'études orientales et en accompagna ensuite les débuts, jusqu'à ce que les circonstances particulières de son existence, à l'extrême fin de sa vie, ne le lui permettent plus. Dès les années trente, il avait été en contact avec le père Anawati. Pour cet Égyptien qui venait d'entrer dans l'ordre de Saint Dominique, il fut un véritable maître spirituel, comme pour les pères Jomier et de Beurecueil²³. De manière général, l'implantation de l'I.D.E.O., formé autour de cette équipe arrivée en Égypte en 1944/45, avait beaucoup bénéficié de l'appui et des relations de Louis Massignon²⁴. Et celui-ci ne manquait pas de leur rendre visite lors de ses passages au Caire : le livre d'or de la bibliothèque de l'Institut en porte la trace.

Cette activité en faveur du dialogue islamo-chrétien devait se concrétiser dans la fondation de l'association des *Ikhwân as-Safâ* (les Frères sincères), dont le but était de favoriser les échanges entre chrétiens et musulmans, afin de susciter une meilleure connaissance réciproque et l'approfondissement en commun de certains problèmes d'ordre social ou philosophique, et ce, toujours dans l'esprit et le respect de la foi de

21. Pour toute l'aventure spirituelle de la *Badaliyya*, cf. *ibid.*

22. Cf. *ibid.*, p. 112-114. En décembre 1941, Mary Kahil achète « une église désaffectée appartenant aux anglicans. Elle la fait transformer et adapter au rite byzantin. [...] Dans une maison adjacente, elle fait aménager le presbytère et le Centre Dâr es-Salâm. [...] C'est à une double finalité que la fondation Dâr es-Salâm voulut se consacrer : une même fidélité à l'univers chrétien et au monde arabe ».

23. Cf. G. C. Anawati, « Louis Massignon et le dialogue islamo-chrétien, souvenirs personnels », in *Présence de Louis Massignon*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1987. Article publié une première fois dans le journal *Le Progrès égyptien*, édition de la semaine du 16 au 22 octobre 1983, repris ensuite dans *Massignon et le dialogue des cultures*, Paris, Cerf, 1996.

24. Sur l'I.D.E.O., voir Jacques Levrat, *Une expérience de dialogue, les Centres d'études chrétiens en monde musulman*, Altenberge – Christlich-Islamisches Schrifttum, 1987.

chacun. On reconnaît là les préoccupations fondamentales de Louis Massignon et, effectivement, il joua un rôle central au sein de cette association, fondée en 1941 par des personnes dont la plupart avaient été influencées par ses idées²⁵. Il faut préciser qu'après avoir cessé ses activités après la révolution égyptienne de 1952, cette association a connu une renaissance à partir de 1975, sous un autre nom : *l'Ikhâ'ad-Dînî* (la Fraternité religieuse), où l'esprit des origines reste intact, malgré la disparition progressive des membres fondateurs des *Ikhwân as-Safâ*.

Plus significatif encore, pour bien comprendre l'importance de l'Égypte dans la géographie spirituelle de Louis Massignon, est le fait que c'est là, au cœur de la capitale égyptienne, dans l'église Notre Dame de la Paix, que Massignon a été ordonné prêtre par Monseigneur Pierre Kâmel Medawar, auxiliaire du patriarche grec-catholique, le 29 janvier 1950. En 1949, c'est au nom de sa vocation particulière qui, comme celle du christianisme oriental, est d'être en contact direct avec l'islam et de témoigner silencieusement en son sein, que Massignon avait obtenu, du pape Pie XII, l'autorisation de passer dans le rite melkite. Il est remarquable que, plus que dans n'importe quel autre pays du Proche Orient, et l'on pense évidemment au Liban, ce soit en Égypte, et singulièrement dans cette église Notre Dame de la Paix qui servait de centre au mouvement d'œcuménisme interreligieux et interculturel inspiré par sa pensée, que Louis Massignon est venu accomplir sa vocation. Au-delà des éléments circonstanciels, il y a là sans aucun doute un signe très puissant qui nous ramène à l'ensemble de sa courbe de vie, et à la position centrale et récurrente de l'Égypte dans cet itinéraire spirituel et existentiel.

Massignon est mort à Paris dans la nuit de la Toussaint 1962. Son dernier séjour en Égypte remontait à l'hiver 1959/1960. Pour autant, son souvenir ne s'éteint pas sur les bords du Nil. Quelques mois avant sa mort, il avait laissé un article dans les *Mélanges Taha Husseïn* publiés au Caire, en signe de fidélité à son ancien étudiant devenu l'un de ses plus chers amis. Dès l'annonce de la mort de Massignon connue en Égypte, Taha Husseïn écrit un télégramme pour l'Hommage à Louis Massignon rendu par *Les Lettres Françaises*²⁶. On retrouve encore l'extrait d'un de ses textes consacré à la mémoire de Massignon, ainsi qu'un hommage post-mortem qu'Abd ul-Rahmân Badawî, jeune philosophe égyptien, avait fait paraître dans le quotidien *Al-Ahrâm*, dans la revue de l'ADWA (n° 145 – 28 novembre 1962). Le 22 décembre 1962, Ibrâhîm Madkûr prononce un discours d'hommage et de souvenirs sur

25. Cf. G.C. Anawati, « Un témoin historique du dialogue islamo-chrétien : l'Association des Frères sincères (*Ikhwân as-Safâ*) – 1941-1953 » in *Islamo-christiana*, vol. V (1979).

26. n° du 15 novembre 1962.

Massignon, en ouverture de la 13^e séance de la XXIX^e session de l'Académie de la langue arabe dont il vient d'être élu président²⁷.

Mais le souvenir laissé par Massignon en Égypte s'inscrit surtout dans le Mémorial, ouvrage collectif rédigé par les amis de Dâr as-Salâm, publié au Caire en 1963, et dont quelques uns des textes arabes ont été traduits récemment par Madame Sarah Descamps²⁸. C'est un ouvrage particulièrement significatif du rayonnement intellectuel et spirituel de Louis Massignon en Égypte, parmi les personnes qui avaient pu le connaître.

Vingt ans plus tard eut lieu une autre grande commémoration, organisée conjointement par l'Université du Caire et l'Académie de la langue arabe pour célébrer le centenaire de Massignon. Ce fut une nouvelle occasion de faire résonner son nom dans les murs de cette université à laquelle il avait contribué à donner un élan vital²⁹. Et c'est bien dans ce sens qu'il faut interpréter la publication par Madame Zaynab al-Khudayrî, professeur de philosophie dans cette même université, du cours d'histoire des termes philosophiques que le jeune orientaliste avait professé devant les premiers étudiants « modernes égyptiens », et dont son père, Mahmûd al-Khudayrî, faisait partie³⁰.

Mais, dans le même temps, c'est aussi tout un mouvement de critiques qui apparaît. S'il vise parfois nommément la personne de Louis Massignon, c'est en fait tout le mouvement des études orientalistes, perçue comme le prolongement dans le domaine scientifique de l'impérialisme occidental, qui est visé. Ce courant que l'on pourrait, au sens propre, qualifier de réactionnaire a ses racines dans l'origine même des contacts culturels entre l'Orient et l'Occident, l'islam et la chrétienté, renouvelés à partir du XIX^e siècle. La supériorité technique et intellectuelle de l'Europe sur le monde islamique suscite une réaction double, qui sont en fait les deux composantes, parallèles et sans doute indissociables, du mouvement de *Nahda* (Renaissance) et de l'*Islâh* (Réforme) : d'une part, un courant ouvert, qui va tenter d'assimiler ce qui vient d'Occident, sans pour autant se forcer à renoncer à l'identité

27. Discours repris dans la Revue de l'Académie (*Majallat Majma' al-Lughat al-'Arabiyya*), vol. XVII, puis dans le Mémorial.11

28. Cf. Jacques KERYELL, *Louis Massignon et ses contemporains*, Paris, Karthala, 1997, pp. 275 et sv.

29. Cf. *Actes du Centenaire de Louis Massignon*, Le Caire, Imprimerie de l'Université, 1984. Cf. également : Jacques Jomier, *Islamochristiana*, vol. X (1984). Le Père Jomier nous écrivait (corresp. personnelle) : « Ce ne fut pas un raz de marée, mais la reconnaissance de grands esprits et de grands cœurs, comme le Dr. Ibrahim Madkour et un ensemble d'anciens étudiants de Massignon, allant du Maroc au Liban. Journées très sympathiques. »

30. Publication de l'Institut français d'archéologie orientale (1983), avec préface d'Ibrâhîm Madkûr.

propre islamique ou arabe ; d'autre part, un mouvement de repli communautaire face à ce qui est perçu comme une agression externe qui ne peut qu'être corruptrice et malveillante. Jusqu'à nos jours, il est peu d'orientalistes qui aient échappé, dans le monde arabe ou musulman, à une quelconque mise en cause fondée sur des principes idéologiques.

Nous avons vu que, pour Massignon, la confrontation initiale à ce type de réactions remontait à l'époque même de ses premiers séjours en Égypte, avant la Première Guerre mondiale. Par la suite, l'Égypte est loin d'avoir été le pays où il fut le plus inquiet de ce point de vue là. Dès les années trente, les mises en cause venant de Syrie ou du Liban – où ses rapports avec la commission interministérielle des Affaires musulmanes et les différents gouvernements qui avaient en charge les affaires coloniales furent très mal interprétés – avaient été beaucoup plus virulentes. En fait, on peut schématiquement distinguer deux types de mise en cause, qui correspondent à deux sortes d'accusation, eux-mêmes renvoyant à deux univers idéologiques qui font de l'opposition à ce qu'ils perçoivent comme l'impérialisme occidental leur cheval de bataille.

Il y a d'abord le courant religieux, et la principale accusation qu'il porte sur le travail des orientalistes, est le fait que l'étude scientifique serve à recouvrir un travail de mission chrétienne, ou à tout le moins de dénigrement systématique de l'islam et de ses valeurs pour saper la foi des musulmans sincères. Évidemment, Massignon n'a pas échappé à ce type d'accusation. De son vivant même, la revue de l'université d'al-Azhar le mettait en cause pour son activité au centre Dâr as-Salâm, l'accusant de ne s'intéresser à la mystique musulmane que pour détourner les musulmans qui l'écouteraient de la vraie voie de l'islam, laquelle n'a rien à voir avec la mystique soufie qui en représente une corruption³¹. Quelques années plus tard, la même revue s'en prenait encore plus violemment à Louis Massignon, l'accusant d'être un chrétien engagé, « père spirituel » des instituts orientalistes qu'il dirigerait en sous-main dans le cadre d'une véritable croisade contre l'islam, et conseillant en ce sens le ministre des Colonies vis à vis de la politique française menées en Afrique du Nord³².

Le deuxième courant, c'est celui que l'on pourrait qualifier de nationaliste, étant bien entendu qu'il existe des nationalistes arabes ou égyptiens ouverts et suffisamment intelligents pour être bien informés, de la même manière qu'il existe des religieux musulmans très bien disposés vis à vis

31. *Majallat al-Azhar* (Revue d'al-Azhar), vol. XXV/7 (Rajab 1372/mars 1953) p. 893.

32. Muhammad al-Bahî, « al-Mubâchirûn wa al-Mustachriqûn fî Mawqifihim min al-Islâm (Les missionnaires et les orientalistes dans leurs attitudes vis-à-vis de l'islam) », *Majallat al-Azhar*, vol. XXXI/4-5 (Jumada al-Awlâ 1379/novembre 1959), p. 394-403.

des Occidentaux en général, des orientalistes en particulier, aptes et volontaires pour entamer un véritable dialogue interreligieux et interculturel. Cependant, l'accusation qui revient le plus fréquemment dans ce milieu des « nationalistes » (appelons les ainsi parce qu'ils ne sont pas forcément religieux), c'est que les orientalistes ne seraient que des espions, à tout le moins des agents de renseignements à la solde de l'impérialisme occidental. Dans le grand débat sur l'épistémologie de l'orientalisme qui s'est ouvert à l'échelle internationale avec la publication en 1978 du livre d'Edward Saïd, *Orientalism*, et qui est toujours d'actualité dans les actes de la recherche académique occidentale, il ne semble pas que la plupart des Égyptiens soient allés plus loin que ces prises de positions sommaires, et pour tout dire primaires. Un exemple remarquable de la pauvreté d'un débat sans nuance sur un sujet pourtant extrêmement complexe qui requerrait beaucoup de délicatesse nous est donné par deux articles de deux pages chacun, agrémentés de photos, qui se font suite et se répondent, parus en 1984-1985 dans la revue *Dûha* : « Cet orientaliste qui portait le turban et étudiait la culture arabe, était-il un espion contre les Arabes ?³³ » du Dr. Ahmad 'Abd al-Halîm Attayya, professeur de philosophie à l'université du Caire, auquel répond un autre universitaire, le Dr. 'Alî 'Abd al-Mu'tî Muhammad : « Louis Massignon aimait les Arabes et les musulmans et il ne fut pas un espion³⁴ » !

En dehors de ces anathèmes, on ne voit plus apparaître en Égypte, sinon rarement, des études approfondies autour de l'œuvre de Massignon. Signalons toutefois quelques articles repris de précédentes publications, auquel est donnée la chance d'une publication plus large, ou encore cette étude sur « Al-Hallâj, les Qarmates et Massignon », qui offre des vues très intéressantes et que l'on doit à la plume du défunt Mahmûd Qâsim, anciennement directeur de Dâr al-'Ulûm, et parue dans la revue de ce même institut en 1971³⁵. En 1988, le même Ahmad 'Abd al-Halîm Attayya, que nous avons déjà mentionné, faisait paraître dans la revue de la faculté des Lettres de l'Université du Caire une étude critique sur le cours d'histoire des termes philosophiques édité en 1983³⁶. L'idée était intéressante, mais elle se réduit en fait à un texte superficiel et prétentieux.

En réalité, le problème fondamental qui se pose à la postérité de Louis Massignon en Égypte, mais plus généralement dans l'ensemble du

33. « Hâdhâ al-Mustachriq al-ladhi Labasa al-'Imâma wa darasa al-Thaqâfa al-'Arabiyya, hal Kâna Jasûsan dod al-'Arab ? », *Majallat al-Dûha*, décembre 1984, p. 120-121.

34. « Louîs Mâsîniyoûn kâna Muhibban lil-'Arab wa al-Muslimîn wa lam yakun Jasûsan », *Majallat al-Dûha*, février 1985, p. 132-133.

35. *Hawliyyât Kuliyyat Dâr al-'Ulûm*, n° 3 (1970-71).

36. « Ru'iyya mustaqbîla li-l-qâmûs al-falsafî al-'arabî ; taqdîm wa tatwîr muhâwala Mâsîniyyûn (Vision d'avenir sur le dictionnaire philosophique arabe, présentation et développement de l'essai de Massignon) » in *Majallat Kuliyyat al-Adab*, n° 48 (1987-88).

monde arabe, où les dernières générations des personnes qui ont pu le connaître de son vivant sont en train de disparaître – et les générations postérieures, tout au moins en Égypte, qui n'ont pas du tout la même expérience d'échanges intellectuels féconds avec l'Occident –, est celui de la traduction en arabe de ses œuvres. Si Massignon s'est exprimé à de nombreuses reprises en arabe, il y a en fait peu de textes de lui écrits dans cette langue ; et, hormis le cours d'histoire des termes philosophiques qui a été publié récemment, ces textes (articles de journaux, conférences à l'Académie de la langue arabe, etc.³⁷) n'ont jamais été rassemblés pour être publiés ensemble (ni même traduits en français). Plus curieusement, son œuvre a peu fait l'objet de traduction, alors qu'elle aura pourtant accompagné et fécondé une grande partie de la « génération libérale » arabe et musulmane³⁸. En 1931, Mûstafâ 'Abd al-Râziq a traduit dans le premier numéro de la revue *Ma'rifa* le « Recueil des textes inédits concernant l'histoire de la mystique musulmane », que Massignon avait édité en 1929 ; mais l'essentiel de ce recueil était déjà en arabe. En fait, c'est 'Abd ul-Rahmân Badawî qui fut le plus important traducteur de Massignon dans la langue arabe. Celui-ci semble d'ailleurs avoir joué un rôle très important dans l'itinéraire intellectuel de celui qui était encore, à la fin des années quarante et au début des années cinquante, un jeune philosophe égyptien, pourtant déjà très fécond. Dans ses travaux, jusqu'au début des années 80, on retrouve des références constantes à l'œuvre massignonienne, particulièrement en ce qui concerne la mystique musulmane et la pensée islamique classique. Surtout, il publie en 1947 un recueil d'articles traduits³⁹, parmi lesquels trois des plus importants de Massignon : « Salmân Pâk et les prémices spirituelles de l'islam iranien » ; « Étude sur une courbe personnelle de vie : le cas de Hallâj, martyr mystique de l'islam » ; et « La *Mubahâla*, étude sur la proposition d'ordalie faite par le prophète Muhammad aux chrétiens de Najrân en l'an 10/631 ». Il complète cette série en 1950 avec la traduction de « L'homme parfait en Islam et son originalité eschatologique », dans un ouvrage du même titre qui comprend également la traduction d'un article de Heinz Heinrich Scheider sur les sources et la mise en images poétique de ce concept théologique et mystique musulman⁴⁰.

Hormis ces traductions on ne trouve plus guère trace de Massignon dans la production intellectuelle égyptienne actuelle. Depuis la fin des années cinquante, les questions et les problématiques sous lesquelles

37. Cf. Youakim Moubarac, *op. cit.*, p. 81-86.

38. Peut-être est ce d'ailleurs là la clef du problème, dont l'explication serait à rechercher dans une rupture générationnelle.

39. *Chakhsiyyât qaliqa fî-l-Islâm* (Personnalités inquiètes en islam), Le Caire, Maktabat al-Nahdat al-Misriyya, 1947, réédité en 1964, puis chez Dâr Sînâ au Caire en 1995.

40. *Al-Insân al-Kâmil fî al-Islâm*, Le Caire, Maktabat al-Nahdat al-Misriyya, 1950.

elles sont abordées, ainsi que les référents du discours dominant, ont considérablement changé par rapport à ce qui existait à son époque. Il a pourtant connu la révolution nassérienne, dont les conséquences, directes ou indirectes, ont puissamment contribué à façonner l'Égypte actuelle. Mais les tendances de fond qui étaient sous-jacentes, et qui finalement ont compté beaucoup plus que n'importe quel discours idéologique ou orientation politique, ne sont apparues que progressivement au grand jour : explosion démographique non maîtrisée, qui paralyse le développement économique et culturel du pays, militarisation du régime qui s'« autoritarise » et s'isole en bloquant toute possibilité d'évolution politique ou sociale. Ce contexte favorise la montée des idéologies radicales, fondamentalistes, forgées dans une logique de confrontation ou, au mieux, de repli communautaire allant à l'encontre des idéaux massignoniens et qui, surtout, s'épanouissent dans la déliquescence des institutions éducatives et culturelles égyptiennes. Le constat est sévère. Tout cela, Massignon aurait-il pu le prévoir ? Ces évolutions sous-jacentes étaient déjà en germe dans l'Égypte des années trente et quarante, a fortiori dans le mouvement révolutionnaire de 1952. Mais à ce moment là, l'Égypte faisait encore brillamment figure de centre tout à la fois politique, intellectuel et culturel du monde arabe, voire même du Tiers monde naissant. Et les préoccupations de Massignon étaient alors plus tournées vers la Palestine ou le Maghreb, en lutte pour voir aboutir leurs revendications respectives de Reconnaissance et de Justice.

Il convient toutefois de terminer sur une note optimiste : à l'heure actuelle, différentes institutions égyptiennes et françaises présentes en Égypte⁴¹ sont en train de travailler à l'organisation d'une série de manifestations autour de la personnalité de Massignon et de sa postérité intellectuelle et spirituelle dans le monde arabe et musulman. La plus importante de ces manifestations sera la tenue d'un colloque international rassemblant à l'Université du Caire une quinzaine d'universitaires européens, égyptiens et arabes autour du thème : « Au cœur de l'Orient, Louis Massignon, l'étude de la langue arabe et de la civilisation islamique ». De ce symposium, qui fera écho à la célébration du centenaire de Massignon, on attend un renouvellement et un approfondissement des études sur l'œuvre massignoniennne, au moins en ce qui concerne les études islamiques. Et l'on peut espérer, qu'à cette occasion, un mouvement de traduction suffisamment important puisse en mettre l'essentiel à la disposition du public arabophone cultivé.

41. La faculté de Lettres de l'Université du Caire, l'Association égyptienne de philosophie, le Conseil supérieur de la Culture, l'Institut français d'archéologie orientale et le Centre français de culture et de coopération.